
RECHERCHE

D'UNE NOUVELLE VILLE

SUR LE SITE D'ANGKOR

L'ART KHMER

En 1604, dans un livre imprimé à Valladolid, le Père Quiroga de San Antonio, missionnaire portugais, mentionnait l'existence d'une cité abandonnée, au bord du Mékong, le grand fleuve indochinois. Cette ville, « de merveilleux ouvrage », lui semblait d'un « travail romain ». Soixante-huit ans plus tard, un missionnaire français, le Père Chevreuil, signalait, à son tour, un temple appelé *Onco* et « aussi fameux parmi les gentils que Saint-Pierre de Rome ».

Ces deux témoignages n'eurent qu'un faible écho. Lorsqu'en 1815, Abel Rémusat traduisit du chinois en français la relation de voyage de l'agent impérial Tcheou Ta-kouan, envoyé de Chine au Cambodge à la fin du XIII^e siècle, nul ne croyait possible que les monuments merveilleux, décrits dans cet ouvrage, existassent toujours (1). Leur identité ne fut reconnue que le jour où les carnets de route d'Henri Mouhot, publiés en 1863 dans *le Tour du Monde* (2), apprirent aux savants européens la découverte des ruines d'Angkor.

C'est donc par le naturaliste Henri Mouhot qu'Angkor entra dans le domaine de l'archéologie. Le jeune explo-

(1) Victor Goloubew, *Introduction à la connaissance d'Angkor* (Bulletin de l'Association française des Amis de l'Orient, n° 4, décembre 1922, p. 19).

(2) *Le Tour du Monde*, 1863, 2^e semestre. Hachette.

rateur, qui devait mourir dans la forêt laotienne quelques mois après sa découverte, a laissé un récit enthousiaste des journées surprenantes qu'il vécut parmi les temples abandonnés. Ces pages, dépourvues de toute pédanterie, n'avaient d'autre but que d'attirer l'attention des orientalistes sur des « monuments plus grandioses que ceux de Ninive ou de Persépolis ».

Mis brusquement en présence du prodige khmèr, Mouhot en perçut immédiatement la complexité. Il entrevit les « systèmes contradictoires et croulant les uns sur les autres » dont seule la succession parviendrait, progressivement, à élucider les problèmes d'une civilisation oubliée des Cambodgiens actuels. Mouhot, du reste, ouvrit lui-même la série des conjectures fallacieuses : impressionné par l'état de dégradation et de vétusté de la plupart des ruines, il évalua leur âge à plus de deux mille ans, dépassant ainsi la vérité de tout un millénaire. C'est, peut-être, à cette affirmation prématurée qu'il faut attribuer le renom de haute antiquité, qu'un public non averti attache souvent, aujourd'hui encore, à la culture khmère.

Néanmoins, l'objectif de Mouhot était atteint : son récit eut un grand retentissement et, comme il l'avait souhaité, l'attention des savants, mise en éveil, s'attacha aux temples devenus célèbres.

A partir de 1865, les missions scientifiques se succédèrent à Angkor. Doudart de Lagrée, premier représentant du protectorat de la France au Cambodge, Francis Garnier, Louis Delaporte entreprirent des campagnes archéologiques, bientôt complétées par les travaux épigraphiques de Barth, de Bergaigne et d'Aymonier. Enfin, le 15 décembre 1898, par un arrêté de Paul Doumer, alors gouverneur général de l'Indochine, fut fondée l'École française d'Extrême-Orient, dont on confia la direction à un indianiste, Louis Finot. Désormais, sous l'impulsion de ce savant, qui fut aussi un grand organisateur, une pléiade d'archéologues allait méthodiquement interroger la brousse khmère. Parmi eux, je citerai seulement Charles Carpeaux et Jean Camailles, qui succombèrent à la tâche, victimes l'un des rigueurs du climat, l'autre d'une agression criminelle, M. Henri Parmentier, voué depuis trente-six ans au service de l'École française, M. Henri Marchal, qui,

pendant dix-sept années, assura la conservation du groupe d'Angkor.

Ainsi, de 1863 à nos jours, soixante-quatorze ans de patientes recherches ont dissipé une partie des brumes qui, à l'époque de Mouhot, veillaient complètement l'histoire de l'art khmèr. Les conjectures se sont succédé, se détruisant ou se complétant l'une l'autre.

On sut bientôt que la civilisation des anciens Khmèrs procédait de la culture indienne, introduite dans la péninsule indochinoise au début de notre ère. Reçue par une population de souche austro-asiatique, cette culture devait, peu à peu, se différencier de celle de la métropole, sans jamais cependant s'en dégager complètement.

Les deux grandes religions de l'Inde, l'hindouisme et le bouddhisme, étaient officiellement pratiquées par les Khmèrs. Leur langue sacrée était le sanscrit, langue indienne, qui, sur les stèles ou sur les portes mêmes des temples, se juxtaposait parfois à un texte rédigé dans le langage local. Le sanscrit était réservé aux généalogies et aux panégyriques des rois ou des grands dignitaires, fondateurs des temples ou des monastères ; le khmèr, moins noble, était employé surtout dans les textes concernant l'organisation matérielle des fondations.

Si, de nos jours, chaque ruine livrait à l'archéologue une inscription datée, bien conservée et de claire signification, l'histoire de l'art angkorien serait rapidement reconstituée par les épigraphistes ; mais, malheureusement, les textes sont souvent détériorés, incomplets ou rédigés en un style métaphorique dont la signification demeure équivoque. L'étude de l'évolution architecturale et ornementale doit donc s'associer à celle des inscriptions : les monuments, qu'un texte date de façon certaine, permettent, par d'attentives comparaisons, de fixer approximativement l'âge des édifices anépigraphe.

Entré, avec le ix^e siècle de notre ère, dans la plénitude de son épanouissement, l'art khmèr s'y maintint pendant près de quatre cents ans. Il jeta son dernier éclat au début du xiii^e siècle ; l'Empire était alors parvenu à l'apogée de sa puissance. Après de sanglantes alternatives de revers et de fortunes, les Khmèrs venaient de vaincre leurs agressifs voi-

sins de l'est, les Chams, dont la robuste civilisation dominait les côtes méridionales de la Mer de Chine : une flotte « chame » avait remonté le Mékong et pillé Angkor en 1171 ; mais, vers l'an 1203, le Champa, maîtrisé, n'était plus qu'une province cambodgienne. L'hégémonie khmère s'étendait en outre sur le Laos et sur une partie du Siam.

A tant de gloire succéda une brusque déchéance. L'unité politique, réalisée au milieu du xiv^e siècle par les Siamois, leur permit d'émanciper leurs provinces vassales, d'envahir le Cambodge et de saccager Angkor à plusieurs reprises. Les Khmères durent abandonner leur fastueuse capitale ; ils déclinerent de telle sorte qu'à l'arrivée des Français en Indochine, le royaume, naguère si puissant, était sur le point de disparaître.

ANGKOR THOM

Les monuments khmères les plus anciens qui nous soient parvenus datent des vi^e et vii^e siècles de notre ère et sont très proches encore de l'art indien. Le principal groupe de temples préangkoriens, celui de Sambor Prei Kuk, comprend au moins une quarantaine d'édifices, les uns isolés, les autres assemblés en trois grandes enceintes. Il s'agit d'une cité royale, qu'on a cru pouvoir identifier avec Içanapoura, la célèbre capitale khmère dont, au début du vii^e siècle, la renommée s'était propagée jusque dans l'Inde (1).

Quoi qu'il en soit, Sambor ne fut qu'une capitale temporaire. Avant de se fixer à Angkor, les souverains déambulaient volontiers. Nous savons qu'au ix^e siècle, le seul roi Jayavarman II résida dans quatre cités différentes. Les reconnaissances aériennes, effectuées au-dessus des parties encore mal connues du Cambodge, révèlent, à proximité de plusieurs sites préangkoriens, les enceintes qui accompagnaient toujours les agglomérations urbaines.

Sans nul doute, la forêt cambodgienne, où, déjà, plus d'un millier de points archéologiques ont été relevés, dissimule beaucoup de vestiges ignorés ; chaque année en révèle de nouveaux. Angkor même, le site où les savants ont le

(1) Louis Finot, *l'Archéologie indochinoise* (1917-1930) (*Bulletin de la Commission archéologique de l'Indochine*, 1931).

plus travaillé, reste une énigme incomplètement déchiffrée.

Pour le grand public, le mot Angkor évoque seulement Angkor Vat, le temple parangon, vulgarisé par les expositions coloniales de Marseille et de Vincennes. Mais Angkor Vat n'est, en réalité, qu'un des nombreux édifices qui entourent Angkor Thom, la cité morte, dont le nom signifie, en cambodgien moderne, « grande capitale ».

Angkor Thom se présente, aujourd'hui, comme une enceinte carrée, de quatre kilomètres de côté, elle-même entourée d'une large douve où fleurissent les lotus roses et les jacinthes d'eau. Au milieu de chaque face, en direction des points cardinaux, s'ouvre une porte monumentale ; une cinquième porte, dite porte de la Victoire, double l'entrée orientale et sa chaussée traversière se prolonge vers un vaste réservoir, actuellement desséché, le Bârây oriental. Au centre du quadrilatère, à la croisée des avenues axiales, se dresse le Bâyon, dont les quelque cinquante tours à visages sont du même style que les cinq portes de la ville.

On a longtemps cru que ce quadrilatère fortifié avait été la capitale du royaume pendant toute la période angkoriennne, c'est-à-dire entre la fin du ix^e et la fin du xiv^e siècle. Jusqu'en 1923, nul ne mit en doute l'identité de cette enceinte et de la ville de Yaçodharapoura, dont la fondation, d'après les inscriptions, remonte au roi Yaçovarman I^{er} (889-910). Le Bâyon, avec ses tours étagées, représentait sans conteste le « Mont central » qui, selon le même document, se dressait au centre de la cité, pour le culte çivaïte du Roi-Dieu, adoré sous la forme du *linga*.

Cette conjecture, que des années de stabilité semblaient avoir élevée au rang de certitude, commença de chanceler lorsqu'en 1923 une étude approfondie des sculptures du Bâyon et des portes d'Angkor Thom permit à Louis Finot d'y reconnaître la prépondérance des images bouddhiques ; cette interprétation nouvelle transformait la destination rituelle du Bâyon, au point de rendre difficilement admissible son attribution au roi çivaïte Yaçovarman I^{er}.

En 1927, la théorie fléchissante allait recevoir le coup de grâce. Dans une thèse, qui marque une date faste dans l'histoire de l'archéologie indochinoise, M. Philippe Stern, aujourd'hui conservateur-adjoint du musée Guimet, établissait une pre-

mière évolution logique de la sculpture angkoriennne. Il prouvait ainsi, rompant courageusement avec la tradition, que le Bâyon et l'enceinte d'Angkor Thom appartiennent à un style beaucoup trop avancé pour avoir été construits dès le ix^e siècle.

L'argumentation de M. Stern, en détruisant irrémédiablement la vieille théorie, trop facilement et trop longtemps admise, posait un double problème : quelle était donc la date véritable du Bâyon et quel était le réel « Mont central » de la ville de Yaçovarman ?

À la première de ces questions, M. Stern répondit en ramenant la construction du Bâyon et de l'enceinte d'Angkor Thom aux règnes du roi Suryavarman I^{er} (1002-1049) et de son successeur Udayadityavarman II. Cette proposition s'appuyait, elle aussi, sur un texte qui attribue à ce dernier souverain la construction d'une nouvelle capitale « avec une montagne d'or à l'intérieur (1) ».

À peine admise, cette hypothèse allait être dépassée. Dès 1928, les travaux épigraphiques de M. George Coedès, l'actuel directeur de l'École française d'Extrême-Orient, conduisirent celui-ci à rajeunir encore d'un siècle et demi la ville du Bâyon, en fixant sa fondation à la fin du xiii^e siècle, sous le règne de Jayavarman VII. Les preuves décisives apportées à l'appui de cette théorie (2) permettent de la considérer comme acquise.

Le second problème, celui du « Mont central » de la ville de Yaçovarman, devait être résolu par un troisième savant, M. Victor Goloubew, membre de l'École française d'Extrême-Orient.

M. Goloubew eut l'idée de chercher le « Mont central » en dehors de l'enceinte du xiii^e siècle. Parmi les temples *extra muros*, le Phnom Bâkheng, monument daté de la fin du ix^e siècle, consacré au culte vivaïte, et construit sur une éminence naturelle à proximité du mur sud d'Angkor Thom, offrait, précisément, toutes les qualités requises. De plus, l'éminent archéologue avait observé que, d'après la carte

(1) Philippe Stern, *le Bâyon d'Angkor et l'évolution de l'art khmèr*, Geuthner, Paris, 1927.

(2) George Coedès, *la Date du Bâyon* (*Bulletin de l'École française d'Extrême-Orient*, t. XXVIII, n^{os} 1-2, p. 81).

d'Angkor, le Phnom Bâkheng se trouve au centre d'un vaste rectangle, dont le côté oriental est formé par la rivière de Siemréap, les côtés ouest et sud par des traces de fossés aménagés en rizières, le côté nord, seul, demeurant indéterminé.

Au cours des années 1931, 1932, 1933 et 1934, M. Goloubew conduisit des fouilles qui permirent de confirmer en tous points son induction (1). Les travaux révélèrent, au pied du Phnom Bâkheng, les traces d'une première enceinte, des vestiges de *gopourās* (2), et, en direction des quatre points cardinaux, un système rigoureusement symétrique de chaussées et de bassins. De plus, des fossés revêtus de pierre, des terrasses, des escaliers, des ponts, des soubassements de temples détruits, des sculptures et des débris de céramique attestaient qu'une nombreuse population avait gravité autour du « Mont central ».

Ainsi, après des années d'erreurs et d'incertitudes, deux points capitaux de l'histoire de l'art khmèr sont élucidés. Jusqu'en 1927, les archéologues et les historiens d'Angkor, connaissant, d'une part, une ville, — Angkor Thom, — et, d'autre part, l'époque de fondation d'une capitale, croyaient pouvoir attribuer l'époque à la ville... Angkor Thom était ainsi devenu pour eux une capitale du ix^e siècle. Or, il n'existait, en réalité, aucun lien entre cette ville et la date fournie par les inscriptions. Il s'agissait de deux faits historiques différents ; l'un et l'autre sont aujourd'hui précisés : l'emplacement du premier Angkor est retrouvé, tandis que la date du Bayon et de l'enceinte d'Angkor Thom est fixée avec certitude.

Ces deux points étant admis, une nouvelle question se pose : la ville du Phnom Bâkheng, fondée à la fin du ix^e siècle, demeura-t-elle la capitale du royaume jusqu'à la fondation du Bayon ? Il n'en est rien. Des fouilles, tout récemment entreprises par M. Goloubew, viennent de révéler les traces d'une ville intermédiaire.

Après ce trop long et trop sévère exposé, je voudrais, ayant eu l'heureuse fortune de participer à ces dernières

(1) V. Goloubew, *le Phnom Bâkheng et la ville de Yasovarmān* (Bulletin de l'École française d'Extrême-Orient, t. XXXIII, n° 1, p. 319) ; *Nouvelles recherches autour du Phnom Bâkheng* (Ibid., t. XXXIV, n° 2, p. 576).

(2) Portes monumentales.

fouilles, en raconter le passionnant développement ; car, si l'archéologie est une science austère, il n'est rien, au contraire, de plus vivant et de plus mouvementé que la tâche de l'archéologie sur le chantier.

DANS LA FIÈVRE DE LA DÉCOUVERTE

C'est à Paris qu'en 1930, durant l'un de ses congés M. Goloubew mûrit l'idée, nouvelle alors, de l'identité du Phnom Bâkheng et du Mont central de la capitale de Yaçovarman.

Je vois encore la chambre d'hôtel où, en 1930, assis devant la table où s'éployait la carte établie en 1909 par les lieutenants Buat et Ducret, il me fit part de son projet : « Dès mon retour en Indochine, je demanderai à M. Coedès l'autorisation de m'arrêter une dizaine de jours à Angkor. J'irai là et là... » Son doigt se posait avec sécurité sur des points que rien, semblait-il, ne différenciait de l'uniforme pointillé vert, qui désigne la forêt dans le langage cartographique. « J'irai là et là, et, si je ne me trompe, là et là je retrouverai les restes de l'ancienne ville. »

Ce projet devait rigoureusement se réaliser ; à quelques centaines de mètres du *bungalow* d'Angkor, une brousse inviolée allait, sous le contrôle de la boussole, s'ouvrir au coupe-coupe et livrer les vestiges de briques ou de pierres qui permettraient de situer la Yaçodharapoura des textes et d'en déterminer les limites.

Si un raisonnement établi à Paris avait préparé l'exhumation du premier Angkor, c'est à Phnom Penh que s'élabora la découverte de ce que je crois aujourd'hui pouvoir appeler le second Angkor.

Au milieu de mars 1936, à la suite de ses explorations aériennes au-dessus du Cambodge, M. Goloubew, souffrant, avait dû abandonner momentanément ses chantiers. Chantiers intéressants, mais intéressants seulement, destinés à préciser le front nord de la première ville, dont on savait déjà, depuis 1932, qu'il correspondait approximativement à l'axe est-ouest de l'actuel Angkor Thom. Cependant, à cette époque, déjà, l'attention de l'archéologue avait été mise en alerte par l'apparition de gradins en latérite dont la taille

et la disposition semblaient anormales pour des vestiges du ix^e siècle. Trois jours avant le départ de M. Goloubew pour l'hôpital de Phnom Penh, les fouilles avaient encore donné des résultats surprenants : sous la pioche des coolies surgissaient à nouveau des degrés de latérite, se rencontrant à angle droit et dont les assises présentaient une régularité absolument étrangère aux enceintes sud, est et ouest de l'antique cité.

Je me trouvais à Phnom Penh en même temps que M. Goloubew, mais je devais rejoindre Angkor quelques jours avant lui. La veille de mon départ, malgré sa fatigue, il me demanda une feuille de papier et un crayon. En quelques traits, le plan d'Angkor Thom était dessiné : son centre, ses cinq chaussées et ses cinq portes. A M. Marchal, chef du Service archéologique de l'Indochine, qui, en l'absence de M. Goloubew, avait bien voulu assurer la surveillance de ses chantiers, je fus chargée de transmettre les desiderata suivants : « D'ici mon retour, il faudra que l'on fouille là et là. » C'étaient les mêmes mots qu'en 1930, et, sur le plan, hâtivement tracé, le même geste. « Si les vestiges, comme je commence à le croire, se prolongent du sud au nord, au delà des limites de Yaçodharapoura, c'est que nous nous trouvons devant les traces d'une autre ville, insoupçonnée encore, et dont, peut-être, le périmètre ne différerait pas sensiblement de celui qu'occupe aujourd'hui Angkor Thom. » Sur cette ville oubliée, reconstruite dans son esprit avant que de sortir de terre, M. Goloubew ne m'apprit rien de plus ce jour-là.

Aussitôt ordonné, aussitôt accompli. Les coolies cambodgiens, — dos cuivrés, muscles miroitant de sueur, — mûs par quelque obscur et atavique orgueil, ont tôt fait de sonder un terrain, d'en rejeter la terre, de reconnaître et de dégager des pierres dont ils savent qu'elles furent taillées et ajustées par des ancêtres plus grands qu'eux. La nonchalance du boy, qui, à l'hôtel, néglige vos chaussures et laisse à l'Annamite la gloire d'exceller au service de table, fait place ici à une ardeur que dirige prudemment l'empirisme du caporal indigène. Quand M. Goloubew, quelques jours plus tard, arriva de Phnom Penh, des incisions soignées, nettes, sillonnaient Angkor Thom dans les directions indiquées. Incisions qui, à une trentaine de mètres en arrière de l'enceinte

actuelle, révélèrent sans faillir le cordon de latérite commandé de Phnom Penh par l'archéologue.

Des sondages furent, sans tarder, exécutés à proximité des autres portes, car la ville rasée, si ville il y eut, devait être régie par les mêmes lois axiales que le futur Angkor Thom. Ou plutôt, — cette idée nous vint simultanément à mon maître et à moi-même, — la muraille célèbre de Jayavarman VII et ses monumentales portes à visages ont été édifiées autour d'une cité préexistante, de même que de semblables murailles et de semblables portes ont, de toute évidence, été rajoutées après coup, et probablement par le même roi, autour des monastères bouddhiques de Ta Prohm et de Banteay Kdei. Il se pourrait que l'investissement d'Angkor par les Chams en 1177 et les déprédations qui durent s'ensuivre aient déterminé cette mesure complémentaire de sécurité. Du reste, Jayavarman VII ne s'est pas vanté d'autre chose et, d'après M. Coedès, son historiographe, les stèles d'Angkor Thom n'attribuent à ce roi que la muraille d'enceinte et les fossés.

Il apparut donc, dès lors, comme évident que les vestiges exhumés devaient être antérieurs à la fin du XIII^e siècle. Peut-être, pensions-nous, s'agissait-il d'une capitale intermédiaire entre la Yaçodharapoura des premières années du IX^e siècle et la Jayapoura de l'époque du Bâyon.

Mais pour que ville il y ait, il faut, dit l'archéologue, une enceinte et des portes. Or, l'existence de celles-ci est difficile à déterminer lorsque les emplacements, où elles sont supposées se trouver, ont été aussi complètement qu'inconsidérément bouleversés. Tel était précisément le cas. Les *gopouras* que nous cherchions devaient avoir été rasés à une époque fort ancienne, puisque nul Européen n'en eut jamais connaissance. Peut-être leur destruction remonte-t-elle à la guerre des Chams et aux « embellissements » de Jayavarman VII ; quoi qu'il en soit, nos propres Travaux publics achevèrent d'en supprimer les traces. Les Travaux publics, en 1919, établirent paisiblement leurs routes à travers les négligeables fondations des monuments rasés ; je n'oserais même pas assurer qu'ils n'en utilisèrent pas les pierres pour asseoir leurs remblais, enfouissant ainsi, sous le hâtif travail d'une année, un siècle, ou deux peut-être, de l'histoire d'Angkor.

Sans se laisser décourager par les difficultés de l'entreprise, M. Goloubew ne voulait accepter sa propre hypothèse qu'à la condition de retrouver, à travers les déprédations successives, des témoignages irréfutables de l'existence des portes.

Voici donc, encore lancés à l'œuvre de découverte, les dos de cuivre et les pioches d'acier. Étonnés d'abord de devoir attaquer les bas-côtés des routes goudronnées, les caporaux saisissent bientôt la volonté conductrice du maître, du « très puissant seigneur », comme ils le nomment avec un respect tout oriental pour celui qui *sait*. « Là et là » indique encore M. Goloubew, et c'est de nouveau la navette anxieuse et passionnée d'un chantier à l'autre. Affût, dont toute pierre de latérite, tout fragment de grès ou de brique devient l'enjeu.

Débris de poterie, morceaux de pierre sculptée... Non ! Ils sont tardifs, employés ou réemployés au gré du grand roi « rafistoleur » du ^{XII}^e siècle ou des ingénieurs européens du ^{XX}^e. Ce n'est pas là ce que nous voulons ; il faut poursuivre les recherches à quelques mètres plus au nord ou plus au sud, vers tel étrange petit monticule, au bord de telle dépression. Nous faisons un saut jusqu'au chantier de la Victoire (1), pour revenir ensuite.

Cette fois, le caporal nous accueille avec un sourire extasié, et, entre deux salutations, prononce en cambodgien une phrase dont le sens est à peu près celui-ci : « Puissant seigneur, voici un beau monument. » En effet, il s'agit bien là d'un beau monument et ses ajustements soignés se réclament de la meilleure époque khmère.

Ce beau monument, à vrai dire, étonnerait un profane : « Quelques pierres seulement », dira le touriste et même, peut-être, l'esthéticien en quête de grands déploiements architecturaux ou de savantes ordonnances décoratives. Mais, pour l'archéologue véritable, un monument est aussi important d'avoir été que d'être encore. Soigneusement, nous inspectons la fouille : une première assise de latérite, une seconde, un décrochement nettement indiqué, l'apparence d'une marche, des fragments de briques, nous sommes en présence de l'aile droite d'un soubassement de *gopoura*. De l'autre côté de la malencontreuse route touristique, nous devons trouver l'aile

(1) La cinquième porte d'Angkor Thom est nommée « Porte de la Victoire ».

gauche dont, quelques heures plus tard, les coolies, en effet, commencent à dégager les restes.

Si j'étais un bon écrivain, plutôt qu'une chétive chercheuse de cailloux, sans doute saurais-je exprimer l'extraordinaire ardeur de cette course au vestige. Une atmosphère torride, à peine détendue sur le petit matin et implacable déjà vers neuf heures ; aux jacassements des perruches répondent les appels des gibbons et les sarcasmes du gecko, accompagnés par les assourdissantes rumeurs de la foule anonyme des insectes en folie. Ironie d'une cabriole de singe, paradoxe des gloussements bourgeois de la poule sauvage qui vient de pondre son œuf. La forêt, recéleuse des secrets que nous essayons de surprendre, nous étourdit de senteurs fortes ; les fourmis rouges, dérangées dans leurs affaires, font, pour se venger, de la barre fixe sur l'épiderme de nos chevilles ; les scorpions noirs, qui depuis des générations vivaient en famille sous cette pierre appesantie, s'épouvantent et s'égaillent en se bousculant. Une telle ambiance stimule les anxiétés, — « Si nul *gopoura* n'apparaissait à la porte nord... », — active les espoirs, — « Voici précisément un fragment de latérite... », — exaspère les ambitions : bien des coins, encore inexplorés, d'Angkor Thom sont boursoufflés de monticules prometteurs.

La ville enfouie nous poursuit comme une hallucination ; chaque protubérance, chaque levée de terre prend figure d'enceinte, chaque creux joue au bassin, telle mare à *lucbinh* (1) affecte des airs de douve. Mais, et c'est ici que l'histoire tourne au prodige, il se trouve qu'à chaque hallucination correspond une réalité ; les inductions les plus hardies sont bientôt dépassées.

Notre ville, pour l'âge de laquelle la qualité des vestiges rencontrés permet, jusqu'à plus ample informé, de proposer approximativement le début du xi^e siècle, notre ville est là. Si, malheureusement, ses monuments sont en grande partie réduits aux soubassements, les canalisations, les successions de douves, les théories symétriques de bassins qui encerclaient ses quatre quartiers de quatre ceintures d'eau peuvent être dégagés et rétablis. Une voie nouvelle s'ouvre devant les

(1) Plante aquatique très commune et originaire du Japon.

savants chargés de la conservation des monuments d'Angkor. Il ne faudra plus seulement débrousser et consolider les édifices connus et classés de la capitale khmère ; si les subsides accordés à l'École française d'Extrême-Orient le permettent, il s'agira de ressusciter, patiemment, une page d'histoire enterrée, de rendre son identité à une cité que la coalition des siècles, de la nature et des hommes semblait avoir vouée à l'oubli.

Ainsi, jusqu'à ces dernières années, hypnotisés par le faste des édifices religieux, nous ignorions tout de l'histoire de la ville d'Angkor, capitale politique et centre urbain d'un grand royaume. Imaginez que, dans un millénaire, des archéologues, venus d'ailleurs, découvrent les ruines de Paris. Leurs soins se porteront tout d'abord vers Notre-Dame, le Louvre et la basilique de Montmartre, dont les ruines auront subsisté dans l'incertain conglomérat des maisons privées ; mais, quelle ne sera pas la surprise de ces savants, lorsqu'ils découvriront les agrandissements successifs de la ville, lorsqu'ils détermineront qu'entre le primitif noyau de la cité et l'immense aire d'une banlieue, dont nous ignorons aujourd'hui jusqu'où elle pourra s'étendre, furent édifiés successivement le Paris médiéval, fixé aux deux berges de la Seine, le Paris du grand siècle, projeté au sud de la rive gauche, le Paris boulevardier du xix^e siècle, le Paris des *fortifs*, et celui de la ceinture rouge ! Mieux, peut-être, que les grands monuments, objets premiers de leurs attentions, les traces des vieilles enceintes rasées, les assises survivantes des ponts emportés, les axes effacés des avenues délaissées, pourront leur enseigner l'histoire de Paris, capitale de la France.

Les vastes travaux, accomplis depuis trente-six ans par l'École française d'Extrême-Orient, sont loin d'avoir épuisé tous les problèmes de la civilisation khmère. Au cœur même de l'activité archéologique et touristique, Angkor, — c'est ce qui rend son étude si captivante, — n'a pas livré ses derniers secrets.

GILBERTE DE CORAL-RÉMUSAT.